

PRÉSENTATION DES ACTES DU COLLOQUE « LA SOUFFRANCE À L'ÉCOLE »

Catherine Meyor

Professeure, Département d'éducation et pédagogie
Université du Québec à Montréal, Canada

La décision de traiter (de) la souffrance à l'école, à l'occasion d'un colloque, a trouvé son motif dans une interrogation longuement portée, d'une part, sur l'expérience de la souffrance à l'école, d'autre part sur les multiples lectures que nous pouvons en avoir aujourd'hui. Plutôt que de privilégier un secteur donné d'interprétation(s) du phénomène – tel la souffrance de l'élève en situation d'échec scolaire, celle liée au malaise de l'enseignant, etc. –, nous avons préféré ouvrir le phénomène dans ce qu'il comporte potentiellement. Ainsi, la souffrance à l'école fut un appel à considérer autant l'élève que l'enseignant, autant le parent que le professionnel de soutien ou tout membre de l'école, qu'il soit administrateur ou employé. Cette ouverture, délibérément fondée sur une absence de parti-pris pour ou contre l'existence de la souffrance à l'école, pour ou contre telle nécessité d'intervention, permettait l'énonciation de multiples interprétations et le déploiement d'un horizon interdisciplinaire de lecture, documentant ainsi, dans les nuances qu'il exige, un phénomène que nous peinons encore, au Québec, à qualifier directement de son nom.

L'appel à communication a heureusement abouti. Nous avons eu le bonheur d'accueillir des chercheur-e-s, aguerris ou en formation, du Québec et Canada, de France, de Tunisie, du Liban, incluant des représentations du Brésil et de l'Espagne, ainsi que, venant du bassin d'enseignants dont la présence diversifiée en termes de genre et de cycles scolaires avait été vivement espérée, quatre praticiennes du milieu scolaire montréalais qui ont répondu à notre invitation et accepté de se commettre en terrain « scientifique » en partageant avec nous leur expérience. Tous et toutes, nous les remercions vivement d'avoir enrichi notre connaissance et d'avoir contribué à documenter le phénomène de la souffrance à l'école. Nous espérons par ailleurs que ce travail sera utile aux nombreux enseignants québécois et, plus largement, au personnel des écoles du Québec qui n'ont pu assister au colloque malgré les invitations qui leur ont été faites.

Dans leur ensemble, les contributions montrent que ce phénomène est décliné entre souffrance des élèves et des enseignants surtout, qu'il est lié à la famille, la culture, la langue, examiné sous les relations interpersonnelles et sociales, les événements biographiques, les temporalités, les approches éducatives, l'institution, et considéré dans les conflits, la tradition, les troubles du développement, les abus et la violence. Plusieurs dimensions du phénomène ont été prises en compte : expérientielle, philosophique, psychologique, sociologique, historique, culturelle, politique, plusieurs disciplines ont ainsi été représentées.

Nous avons consenti, pour le colloque 2010 et cette publication, à un compromis que nous ne regrettons pas : ne pas sacrifier la formulation de la thématique à la dimension phénoménologique centrale autour de laquelle s'organise notre action. Le travail de documentation de la souffrance à l'école, encore inédit au Québec, le défi de l'organisation d'un premier colloque international par

ailleurs nous ont incitée à ne pas multiplier les obstacles et à accepter des contributions peu ou non phénoménologiques, si tant est que l'on puisse dire cela de tout examen d'un phénomène. Nous les tenons pour un riche matériel qui peut potentiellement servir à une investigation phénoménologique ultérieure.

Quels constats pouvons-nous poser au terme de trois journées de communication et du travail d'écriture présenté aujourd'hui ?

D'une part, et cela n'a rien pour nous étonner, le phénomène de la souffrance est multiple : il se présente dans une déclinaison variée, que l'on soupçonne sans fin par ailleurs, allant de la conduite scolaire la plus générale et quotidienne au problème de comportement ou de « fonctionnement » le plus pointu. Comment départager alors l'arbre de la forêt, faire justice à la réalité de la souffrance en posant le geste le plus élémentaire comme le plus pertinent – le geste humain de considération – à son égard ? Par les interprétations qu'elles proposent, les contributions montrent la variété des actions et des interventions possibles, mais laissent poindre, par là aussi, la difficulté d'embrasser, dans la réalité vécue de la classe par l'enseignant, la totalité de cette expérience, dans les nombreuses formes qu'elle peut prendre et qu'elle prend réellement. À tout le moins, le bénéfice de ces contributions sera d'éveiller notre regard et notre conscience à la présence de ces formes.

Un second constat montre qu'une certaine souffrance peut être qualifiée d'ordinaire ; si, comme en écho, tout vécu souffrant appelle son traitement - parce que nous, humains, la tolérons mal -, toute souffrance ne peut cependant être éradiquée. Certaines de ses formes entrent ainsi dans le registre existentiel, parce qu'elles participent de notre condition humaine. Ce rappel est d'autant plus salutaire que nous nous inscrivons dans une société qui semble vouloir remédier à tout problème voire à toute difficulté. Prendre la mesure de notre condition nous oblige par ailleurs à prolonger notre réflexion quant aux registres disciplinaires des interprétations de la souffrance à l'école et à poser le constat que les considérations philosophiques, malgré leur valeur et – faut-il le redire – leur utilité irremplaçable dans l'action quotidienne par le jugement qu'elles nous autorisent à construire, pèsent légèrement comparativement à celles que nous retenons aujourd'hui de la psychologie, de la sociologie et de la biologie. Cette prévalence s'explique bien plus par le développement des sciences, dont une analyse épistémologique saura nous décrire l'émergence, que par leur utilité *sur* celle de la philosophie. Nous en profiterons donc pour souligner l'important apport de chacune des disciplines, en ne passant cependant pas sous silence la difficulté que nous voyons, lorsque nous l'appréhendons par la représentation et la compréhension, à saisir synthétiquement la souffrance, c'est-à-dire à pouvoir *re-lia*r la diversité des éléments qui nous sont proposés. Tout nous porte à penser que, dans ce domaine, la clôture disciplinaire est nettement visible et montre la fragilité d'un réel travail interdisciplinaire.